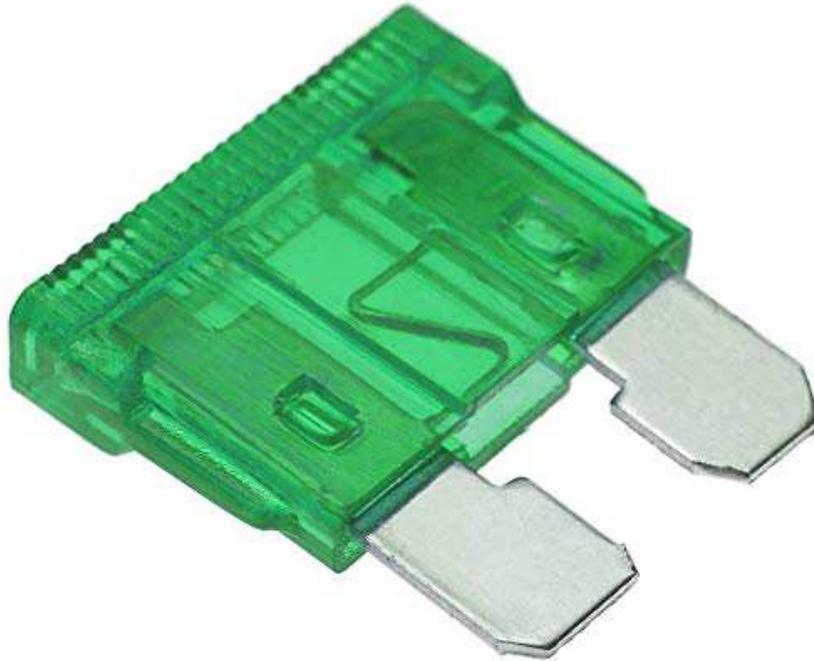


Lacan Quotidien



N° 884 – Mercredi 29 avril 2020 – 07 h 58 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



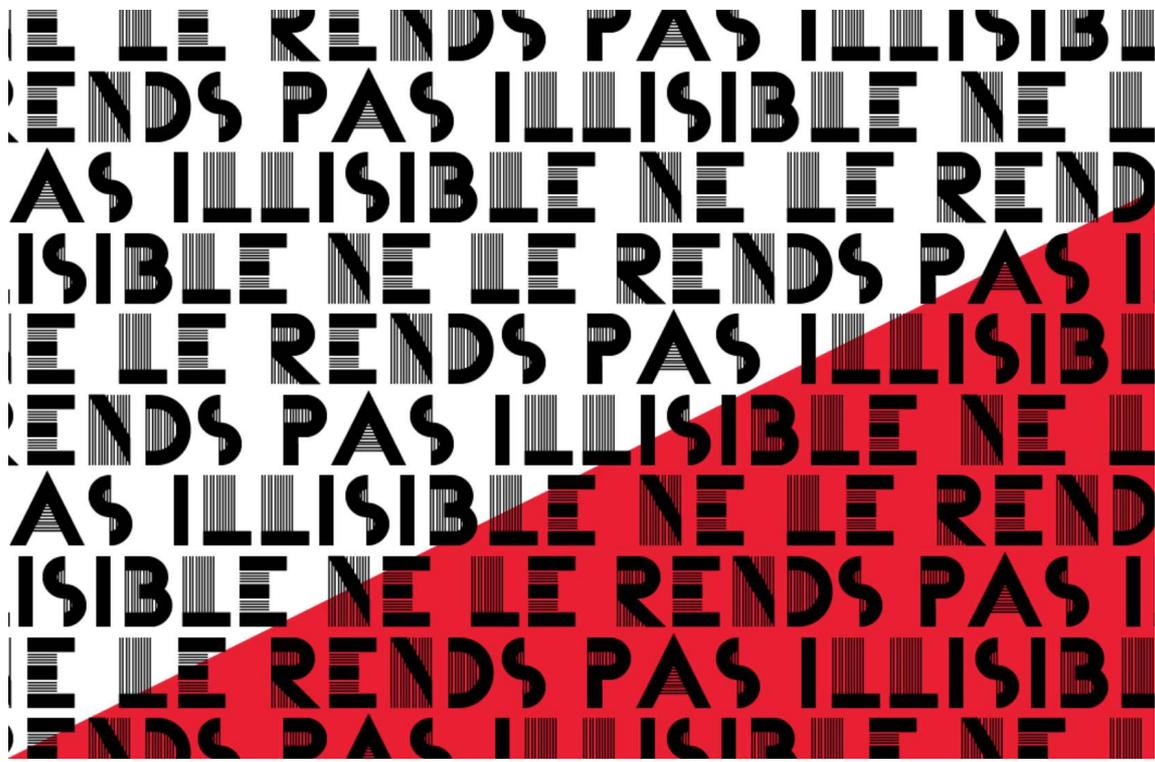
Disruption et usages

EN AVANT

L'Autre rompu, le confinement et l'analyste comme partenaire
par Fernanda Otoni Brisset

Écho d'une rencontre par Jessica Tible

Zoom sur la psychanalyse à distance par Hava Sarfati



L'Autre rompu, le confinement et l'analyste comme partenaire

par Fernanda Otoni Brisset

Lorsque le confinement a secoué ma routine, il y a quelques semaines, je me suis demandé comment continuer ma pratique analytique alors que les relations sociales, sous la forme des corps en présence, étaient suspendues, en réponse au nouveau désordre mondial dû à la pandémie Covid-19.

La « distance » entre les corps s'impose et elle devient un signifiant insistant qui s'infiltré dans la demande de quelques analysants : « Vous faites votre consultation à distance ? » Si la mesure de confinement provoque la chute de la « consultation présente », il est notable que, dans la demande, l'investissement libidinal de la « consultation » ne se suspende pas. Mieux : il se déplace et, devant l'exigence sanitaire de l'éloignement des corps, s'accroche à un arrangement nouveau qui force le lien possible entre les deux signifiants « consultation » et « distance ».

Éric Laurent, dans sa conférence de Barcelone, signale que « l'analyste n'a pas à oublier que ce n'est pas son être qui est le ressort de l'opération analytique » (1). Citant Lacan, il souligne que « celui qui sait, dans l'analyse, c'est l'analysant », et l'analyste entre ici comme « un Autre qui suit » (2). Aujourd'hui, la question sur les conditions de l'exercice de la pratique analytique est relancée : comment la psychanalyse peut-elle opérer pour traiter l'impossible à supporter que cette situation inédite active ? Si la pratique analytique n'a pas de standards, elle n'est pas sans principes. Il y a quelques années, je réalisais déjà des consultations *online* avec quelques analysants, en situations singulières. Cependant, maintenant, il ne s'agit pas de la même chose.

L'Autre rompu : le Un, le trou et le lien

Les références quotidiennes ne nous servent plus de guide, les panneaux de signalisation sont devenus illisibles et nul ne sait de quoi sera fait demain. Au-delà de l'Autre qui n'existe pas, en cet instant, ce que nous concevons comme Autre, à savoir la routine du monde que nous considérons comme telle, s'est déchiré : apparaît, à tous et à chacun, ce que qu'É. Laurent extrait de Lacan comme « l'Autre rompu » (3). Les stabilisations fictionnelles avec lesquelles chacun a construit sa défense et tissé son nouage ont été bousculées. La jouissance fait disruption. L'Autre se rompt et « un ordre préalable fait de la routine du discours par lequel tiennent les significations » (4) disparaît.

Comme « l'inconscient ne se réveille pas » (5), ainsi que le note Jacques-Alain Miller lisant Lacan, nous sommes amenés à expérimenter ces jours-ci, plus que jamais, la radicalité d'un Autre rompu que ce réel fait éclore : il nous renvoie à ce qui se situe avant le moment où un sens pouvait apparaître, nous précipite dans un trou, un vide subjectif qui vibre, perturbé par l'instabilité de *lalangue* face au *troumatisme*. La psychanalyse constate ce qui éclot de ce *trou*, de ce trou qui traumatise ou du trauma qui troue l'enchaînement du sens ; l'Autre est rompu et, dans ce vide, « sur la voie du réel, on rencontre l'Un, qui est le résidu de la déconnexion » (6), de la rupture qui advient comme une disruption.

Ne serait-ce pas justement dans ces situations, comme nous pouvons le lire chez Lacan, que la psychanalyse se montre comme un *faire vrai* ? (7) – instant qu'évoque « l'analyste comme semblant, entendu au sens d'un faire nouveau » (8). J.-A. Miller, dans sa lecture du tout dernier Lacan, note que « l'inconscient vient [...] dans un temps second » : « on rajoute du sens [...], “un coup de sens”. Mais ce sens reste un semblant » (9). Ce n'est pas par hasard que nous réservons au semblant la valeur opératoire de la couture du symbolique avec le réel.

Si, d'un côté, la disruption de la jouissance qui éclot avec l'irruption du réel met en évidence l'Autre rompu, d'un autre côté, le *Un* de jouissance délogé met sous tension, force un *effet-sens*. Il évoque à l'analyste un *faire vrai*, soit un *faire nouveau* entre le *Un*, le trou et le lien.

La clinique d'amarrage

L'expérience analytique, dans cette irruption de l'Autre rompu, s'offre comme un dispositif qui peut être actionné, suivant la forme et le temps de chacun. Dans certains cas, garder un intervalle peut être nécessaire pour maintenir la valve de l'inconsistance en fonctionnement, là où l'Autre tend à trop consister. Dans d'autres cas, s'il s'avère – par expérience ou calcul – qu'en l'absence de séance analytique un dénouage se précipite, là où le partenariat analytique fonctionne comme un fil connecteur du lien social, l'intervalle ne saurait se prolonger du moins sans terme. Pour quelques autres, informer de la suspension temporaire de la consultation et se mettre à disposition peut être une façon de rester à côté, simplement, dans l'attente de ce que le *parlêtre* fera du partenaire analyste qui le suit.

En tout cas, le *parlêtre* répond à sa façon à l'offre analytique, et l'analyste suit l'analysant dans son effort d'atteindre un dire, un *savoir y faire* qui peut ancrer ce *Un* qui subsiste hors symbolisation, suivant ce qui se passe depuis « le trou qui souffle » (10) - le *Un* glisse, se déplace, pour s'accrocher quelque part, c'est ce qui persiste comme *l'ex-sistence*. Dans cet univers variable, la clinique des nouages démontre sa plasticité dans le traitement du réel et oriente le travail en ce temps de désordre.

Quelques-uns décident – ou tentent – de poursuivre quelque chose du travail analytique *via* des connexions téléphoniques ou audiovisuelles, d'autres appellent par intermittence, d'autres encore attendent le retour d'une routine pour reprendre les séances, entre autres éventualités qui surgissent de cet inusuel. L'analyste suit, *un par un* et selon les ressources matérielles, mais avant tout subjectives du *parlêtre* permettant un traitement de la disruption de la jouissance.

C'est par le biais d'une certaine élaboration qu'une fiction peut restaurer un certain savoir-faire avec cet Autre rompu. Des solutions hors standard se servent de ressources technologiques modernes, mais aussi, parfois, de ressources plus anciennes. C'est ce que m'a enseigné un analysant qui m'envoyait des messages par WhatsApp : il me dit qu'il est confiné dans un appartement petit avec les gens de sa famille, sans issue. Partageant sa chambre avec son frère, il sent son intimité envahie et confisquée. Il ne peut pas parler par téléphone et encore moins par vidéo, car il craint d'être écouté à travers la porte et les murs. Dans son effort d'ouvrir un trou pour épancher la jouissance délogée et itérative, qui agite son corps et déstabilise ses nouages symptomatiques fragiles, il lance l'invitation : « À la place des consultations, puis-je vous écrire des lettres ? » Avec l'envoi de la première lettre par la poste, il sollicite par le canal de sa messagerie électronique habituelle un accusé de réception. Il fait de l'analyste une adresse, avec laquelle il compte, un lieu *ailleurs*, et il reçoit en retour, chaque fois, ma seule confirmation que sa « lettre arrive toujours à destination » (11). Pour le moment, nous continuons ainsi ce circuit par lequel le plus intime n'est ni confiné ni confisqué, avec les lettres... que certains considéraient déjà obsolètes !

Dans cette clinique à distance, se servir de la lettre et moduler l'usage de la voix, du regard comme présence de l'analyste, partenaire de jouissance, devient primordial. La suppression de la rencontre entre les corps ne suspend pas le transfert du *Un*. Du côté de l'analyste, l'offre suit sans se défaire du corps, ce qui évoque la fonction du désir de l'analyste comme une cause irréductible. De la livre de chair exigée, Lacan insiste qu'« il convient de rappeler qu'elle est corps et que nous sommes objectaux, ce qui veut dire que nous ne sommes objets du désir que comme corps » (12).

La disruption de la jouissance qui éclot d'un trou exige de l'analyste un bon usage de l'hérésie pour saisir, avec son acte, ce qui résonne de l'insondable de l'être, suivant la politique du *sinthome*.

Dans notre communauté analytique de travail, pour contrer l'isolement dans lequel ce temps nous installe avec la suppression de la rencontre des corps, c'est le partenariat de nos solitudes subjectives que nous entretenons. À distance, la conversation du « Banquet des analystes » (13) maintient actif un lien entre nous. Un pari que le *Un* qui nous lie ne se disperse pas et se montre vivant, ce qui, d'ailleurs, pour l'instant, se manifeste dans la pulsation d'un désir que du corps se déplace au travers du courrier qui continue, nous connecte et résonne entre nous. Nous attendons alors notre joyeuse rencontre qui se fera, je l'espère, dans un bref avenir.

Texte d'abord paru en portugais dans Correio Express, 11 avril 2020, [ici](#).

Traduction de Andrea Orabona, relue par Laurent Dumoulin.



-
1. Laurent É., « Disruption de la jouissance dans les folies sous transfert », conférence prononcée au congrès de l'AMP 2018 à Barcelone, *Hebdo-Blog*, n° 133, 15 avril 2018, disponible [ici](#).
 2. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », leçon du 10 mai 1977, texte établi par J.-A. Miller, *Ornicar?*, n°s 17-18, 1979, p. 18.
 3. Laurent É., « Disruption de la jouissance dans les folies sous transfert.. », *op. cit.*
 4. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 23 mars 2011, inédit.
 5. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », leçon du 14 mars 2007, publiée sous le titre « En deçà de l'inconscient », *La Cause du désir*, n° 91, 2015.
 6. *Ibid.*, leçon du 21 mars 2007.
 7. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », leçon du 10 mai 1977, *op. cit.*
 8. Laurent É., « Disruption de la jouissance dans les folies sous transfert », *op. cit.*
 9. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », leçon du 14 mars 2007, *op. cit.*
 10. Laia S., « O furo que sopra ». *Curinga*, Belo Horizonte, n. 45, jan-fev 2018, p. 155-166.
 11. Lacan J., « Le séminaire sur "La Lettre volée" », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 41.
 12. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 149.
 13. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le banquet des analystes » (1989/1990), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII.
-



Écho d'une rencontre

par Jessica Tible

Le téléphone sonne, un numéro inconnu s'affiche, je décroche. Au fil d'une énonciation qui s'élançe, mais dont l'articulation peine à discriminer les phonèmes de la langue, j'attrape quelques mots qui indiquent que ce n'est ni une erreur de numéro, ni un commercial quelconque – on est dimanche – et que l'interlocuteur me connaît avant que je ne puisse le reconnaître. L'effort fournit réciproquement, lui pour énoncer et tenter de se faire entendre, moi pour saisir quelques bribes, repères pour l'identifier, sera récompensé : effet de surprise ! écho d'une rencontre.

Je vois Arthur pour la première fois lors d'un stage d'étude universitaire en psychologie au sein d'une institution orientée par la psychanalyse. L'expérience que j'y faisais alors de ce que Jacques-Alain Miller appelle la « pratique à plusieurs » allait faire acte dans ma vie : d'une part, je consentais enfin à lecture de l'enseignement de Lacan dans son retour à Freud comme un choix décidé d'une orientation de travail ; d'autre part, je m'adressais à un analyste de l'École.

Jeune homme de dix-neuf ans, très grand, toujours habillé de vêtements trop larges pour lui et nécessairement dotés de grandes poches afin de pouvoir y loger ses objets, Arthur ne passe pas inaperçu. Il a élu comme mirador la grande vitre de la salle où évolue son groupe. Il se tient derrière cette vitre, située en face de la grille d'entrée principale et qui offre une vue panoramique sur l'ensemble de la cour. À proximité, une porte sépare et relie la salle à la cour. Au gré des allers et des venues dans la cour, Arthur s'élançe parfois pour serrer la main de quelques-uns qui entrent dans la cour ou escorter quelques-unes qui la traversent, allant d'un point d'entrée à un point de sortie.

Dès les premiers jours de mon stage, il repère les coordonnées d'un passage quotidien venant faire irruption dans son champ de regard. Il le traite selon une modalité particulière. Dès que je franchis le seuil d'une porte d'entrée dans la cour, il se précipite à mes côtés. À quelques pas de distance, il devance ma trajectoire, sans manquer de jeter ponctuellement un œil en arrière. À l'ouverture de la porte de sortie de la cour derrière laquelle je m'apprête

à disparaître, il se met en travers du seuil, déploie ses bras de toute leur envergure avant de venir entourer délicatement mon corps l'espace d'un instant. Puis, il repart en courant. C'est dans cette structure minimale et par un consentement à cette pratique singulière d'un corps à corps – pas sans tenter de la saisir dans une parole articulée – qu'une rencontre a été possible.

Dans l'après-coup, je propose de situer plusieurs temps dans le travail clinique effectué « en passant » (c'est ainsi que nous l'avions désigné à l'époque).

Me prêter au rituel d'Arthur lui permet d'introduire peu à peu de nouveaux matériels pour une interaction sur le seuil au moment de la séparation. Il réalise des bricolages à partir de journaux consacrés au programme télévisé ; il découpe les titres de certains films, leurs images, les dates et heures de diffusion et reconstitue un programme par collage sur une feuille blanche qu'il me donne. Premier support hors corps où se matérialise et se localise l'objet regard, permettant un brin de conversation sans aucune exigence de sens. Pour autant, le « verbiage autistique » (1) d'Arthur se transforme progressivement en mots articulés : il interroge le programme de mes allers et venues.

Un jour, il sort de sa poche un dictaphone qu'il approche de ma bouche m'invitant à dire quelque chose. Dans un mouvement second, il le porte au bord de ses propres lèvres pour y déposer à son tour sa production verbale. Pendant plusieurs semaines, les passages seront orchestrés par cette capture de la voix sur le seuil de la porte. Puis, le dictaphone deviendra un moyen de transport et de circulation de l'objet voix. Arthur enregistre la voix des intervenants annonçant un changement dans sa routine quotidienne, qu'il me fait écouter et dont j'accuse réception.

Ses bricolages à partir des programmes télévisés reprennent avec une nouveauté : dès lors, le texte informatif est recopié en lettres capitales. Prenant appui sur cette pratique d'écriture à laquelle s'attelle Arthur – et sur le transfert –, je lui propose d'écrire ce qu'il est en train de dire (ce qui, de fait, manifeste mon incompréhension). Il expulse alors d'un coup, tel un râle qui mobilise tout son corps : « J'aime parler ! »

Cette parole à valeur d'« événement de corps » (2) constitue un moment de bascule, où s'opère une cession de la jouissance vocale pour investir la langue. A partir de ce moment décisif venant indexer le sujet au champ de l'Autre, s'inaugure le registre de l'appel : « Jessica ! », me hèle désormais Arthur lorsqu'il m'aperçoit de loin – il se saisit dans mon regard qui apaise immédiatement l'agitation manifeste de son corps ; « Viens ! », m'enjoint-il lorsqu'il ne peut passer la grille pour venir à ma rencontre. Non plus captif de l'Autre, il peut en faire usage comme lieu d'adresse : il m'informe lui-même de son programme et de ses changements, mais également des échanges d'objets avec ses pairs. Par ailleurs, il peut signifier et localiser une douleur dans un corps vivant, un corps affecté du signifiant.

Voilà un bref travail d'élaboration d'une pratique clinique que j'appellerais aujourd'hui volontiers avec Éric Laurent une « clinique du circuit » (3) impliquant « phénomènes de bord » et « événement de corps ». L'effort d'Arthur pour parvenir à situer un *bord*, délimitant la possibilité d'un contact d'abord réduit à un bref corps à corps, pour desserrer ensuite cette « zone frontière, susceptible d'être franchie », a permis de créer « un *espace* – qui n'est ni du sujet, ni de l'Autre – où il peut y avoir des échanges d'un type nouveau, articulés à un Autre moins menaçant », un espace de mise en circulation des objets pulsionnels, le regard, la voix, qui en passe par l'Autre institué comme lieu d'adresse.

Plus de trois années après mon départ de l'institution, un appel téléphonique confirme l'appui qui perdure sur un lien transférentiel dont ce sujet sait faire usage :

1. « Es...chez... vous ? », demande Arthur.
2. « Oui, confinée », répondis-je, avec un ton de lassitude.
3. « Confinement...est emmerdant...Macron...décidé...11...mai », dit-il avec beaucoup d'énergie, indiquant non seulement ce qui fait difficulté pour lui, mais également l'effort que lui demande d'investir la voix d'un dire.

J'atteste en y ajoutant la dimension universelle d'un « pour tout le monde ».

C'est alors qu'il s'enquiert de la manière dont j'occupe mes journées avant de pouvoir lister ses propres activités, puis énoncer : « Au revoir Jessica. »

Il a raccroché. Pour la première fois, il n'y aura pas de « corps à corps » possible pour ponctuer l'échange, pratique jusqu'alors absolument nécessaire d'enserrement, pas sans évoquer un certain confinement.

Je reste saisie par cette surprise qui émerge d'un confinement Autrement plus intime.

En ce moment particulier où le réel accule l'humanité et bouleverse la routine des *parlêtres*, Arthur décide, sur fond d'une soustraction des corps, de prendre la parole. Le confinement s'énonce comme faisant obstacle à un style de vie construit sur le mode du circuit opérant comme bord pulsionnel : il s'« emmerde » devant la télévision et sur son smartphone, ses activités principales ; il m'en fait part. Je serais tentée de faire ici l'hypothèse que l'usage du téléphone dans sa fonction d'appel permet de manier la présence et l'absence d'un Autre sur le plan symbolique, réintroduisant un espace dans lequel une cession de jouissance est possible et supportable *via* une parole adressée.

1. Maleval J.-C., *L'Autiste et sa voix*, Seuil, Paris, 2009, p. 78.

2. Laurent É., *La Bataille de l'autisme*, Paris, Navarin/Le Champ Freudien, 2012, rééd. 2018, p. 96.

3. *Ibid.*, p. 69.





Zoom sur la psychanalyse à distance

par Hava Sarfati

Au nom de tous les principes qui obligent les analysés à prendre le train, le métro ou à marcher jusque chez le psy même par temps de grève, est-il possible, concevable, acceptable même, d'envisager la psychanalyse à distance ? Est-il déontologique de ne pas sortir de chez soi, de pas avoir à attendre patiemment dans l'ambiance feutrée des salutations à demi-mot entre ceux qui se reconnaissent dans la salle d'attente ?

Le chemin que l'on fait pour honorer son rendez-vous fait partie intégrante de la séance, c'est un poncif et tout le monde en fait l'expérience. L'attente de son tour, dont la durée dépend de ceux qui précèdent, n'est pas moins productive. Elle est fantasmatique et crée ce lien invisible propre à la communauté des croyants qui se croisent lors de leur rituel hebdomadaire, mensuel ou autre ponctualité consacrée. Ce temps parfois étrange est souvent jouissif diraient certains ; je dirais que dans sa version contraignante, il permet la préparation, l'expiation, voire la purification nécessaire de la pré-séance.

Je ne reprendrai donc pas tous les impératifs catégoriques qui sont à l'origine du face à face en présentiel et le posent comme incontournable. Je voudrais juste dire à ceux qui crispent à l'idée de les enfreindre, que tout ce qu'ils ont défendu jusqu'à présent est très certainement encore valide, et que cela ne doit absolument pas les empêcher d'entendre autre chose. Parce que c'est bien de cela dont il s'agit désormais : de l'autre, du différent, du jamais vu ni entendu.

Vitale

J'en connais qui défendraient l'idée que la séance (quelle qu'elle soit : prière, étude journalière ou autre), si elle est vitale, mérite que l'on risque une amende, ou même sa vie ; que c'est le moment ou jamais pour s'interroger sur la façon dont nous la considérons comme vitale et d'agir en fonction de nos prétentions à l'affirmer. Je ne suis pas suicidaire à ce point. Je me limiterai donc à dire que la contrainte extérieure est telle qu'elle « autorise » à devenir créatif, à se saisir d'une astreinte pour faire de cette situation la possibilité, le choix forcé, d'observer, d'éprouver la psychanalyse dans sa dynamique essentielle qui est de renaître à elle-même, toujours et encore.

Se voir

Choisir de consulter à distance, sans raison valable, n'aurait peut-être pas de sens (à discuter) ; mais à l'heure d'une crise qu'on dit sanitaire, l'envisager comme une possibilité nous invite à donner un sens à la rencontre par écrans interposés.

Pour commencer, je veux faire écho à ceux qui craindraient apostasier la psychanalyse. Ce qui me semble le plus compromettant dans une séance en mode Zoom, c'est que l'analysant et l'analysé se voient eux-mêmes parler ou écouter... C'est un sentiment étrange qui dénature le propos que d'avoir connaissance de la tête que l'on fait ou que l'on a quand on parle ! Si je suis devant la caméra et qu'elle me renvoie les expressions de mon visage, conviendrait-il de dire que pleurer, c'est faire du cinéma ?

Le psy n'est pas réellement face à moi ni derrière le divan, soit ; mais subitement la présence de chacun est dédoublée. Plus que jamais je suis là, face au son de ma propre voix, mais aussi face à mon image. Je sais aussi que mon interlocuteur se voit dans les réactions qu'il propose à l'écoute de mes mots. Alors effectivement, la psychanalyse est dénaturée par la *présentation* de soi, qui excède de trop loin une représentation déjà souvent compromise par des discours tout faits. Pour pallier cet inconvénient technique majeur, les protagonistes pourraient respecter la visibilité habituelle de la séance par un dispositif tout simple qui permettrait de cacher l'image de soi apparaissant à l'écran, ne laissant que celle de l'autre.

Séance tenante

Passé cette étape et compte tenu de ce que coûte le déficit de présence réelle de l'autre, j'envisage dans le Zoom la meilleure façon de réinventer sa séance. Pour commencer, c'est l'occasion d'affirmer que la séance en elle-même, a plus d'importance que les principes qui la sous-tendent. Seules les religions qui s'idéologisent en mode fanatique, se posent comme au-dessus de la vie à laquelle elles prétendent donner du sens. La plus grande valeur que l'on puisse attribuer à la vie, c'est qu'elle fait sens par elle-même et pour elle-même. Cette évidence ne devrait jamais entrer en concurrence avec les plus belles interprétations que nous sommes capables d'élaborer pour soutenir l'absurde résiduel et irréductible au fait d'avoir à vivre pour mourir un jour.

Si la séance est vitale, alors elle vaut par elle-même, et ce quelle que soit la façon dont elle a lieu. Ce n'est pas la glose qui en donne le cadre, qui en définit l'essence ; qui est à même d'en invalider la possibilité. J'affirme par là que ce n'est pas la théorie qui lui confère son existence, qu'elle doit plutôt s'évertuer coûte que coûte à lui trouver des conditions d'émergence.

Placard

Ce Zoom de la psychanalyse s'invite donc à domicile, dans un espace partagé par d'autres, devant lesquels je vais avoir à dire que je suis en analyse. Cette séance confinée sera peut-être l'occasion de sortir la psychanalyse du placard dans laquelle elle est encore trop souvent enfermée. Et oui, je prends le risque qu'une oreille indiscreète traîne derrière la porte. Si telle est la configuration dans laquelle je m'imagine vivre, j'en profiterai alors pour parler de ce que je veux faire entendre à ce mur qui me sépare de ceux qui se confinent avec moi.

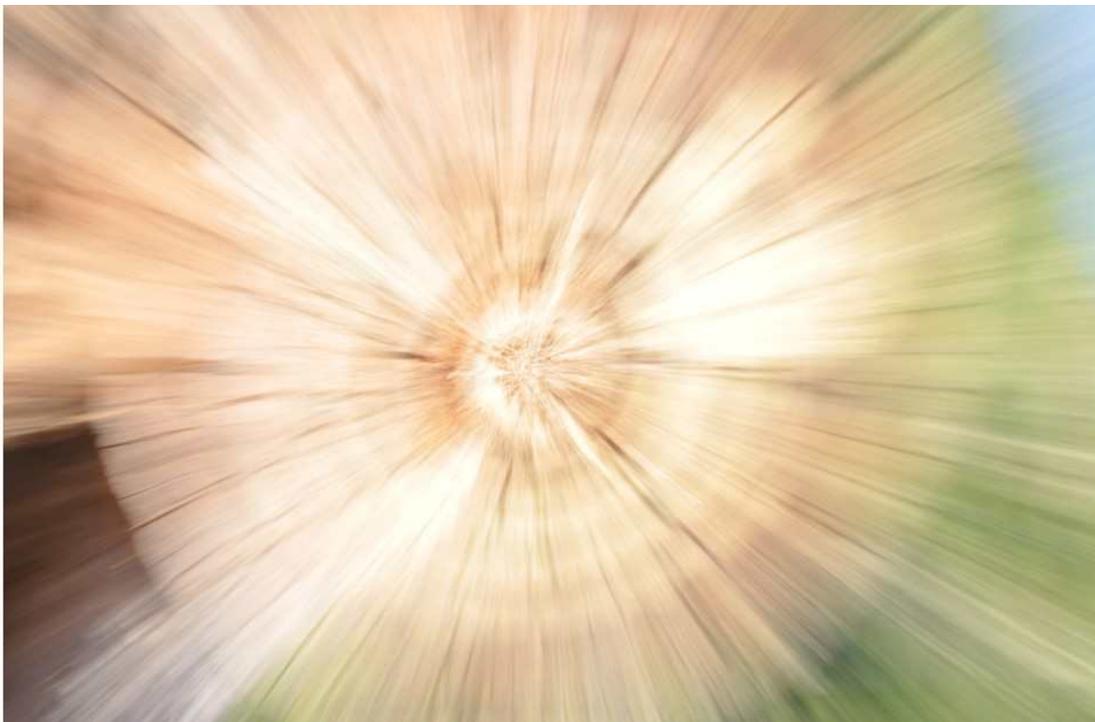
Mais sinon, à envisager que je suis seule – que ce soit parce que je ne partage mon espace vital avec personne, ou avec des *alter ego* qui ont le souci de respecter mon intimité –, la séance zoom est le moyen d’inviter mon psy dans mon lieu de vie. Je reconnais sur mon écran le papier peint et le tableau auxquels je suis habitué.e, alors que mon psy découvre la bibliothèque qui tapisse mon salon. La séance reste cette part de moi qui se vit autrement, qui se joue ailleurs, effectivement. Mais il y a là la possibilité de rapatrier ses délégations sur son propre territoire.

Se parler

Ce mode Zoom serait le moyen d’abolir la dichotomie qui déréalise les effets d’un travail d’analyse, sans renoncer à l’idée que la psychanalyse soit la possibilité de se saisir d’une autre part de soi. Rien d’objectif ne fait obstacle à l’élaboration d’une vérité qui se dit ailleurs, dans une version subjective qui se parle et qui s’énonce librement. Ce zoom chez moi devient celui de mon for intérieur, celui qui se vit dans un moi confiné, qui s’investit de cette vérité qui, sans ce dispositif, ne se passe peut-être qu’ailleurs...

Sacrée ?

Si la psychanalyse n’est pas « sacrée » au sens de séparée, elle pourrait le devenir à oublier qu’elle relève de ce qui est vivant, de ce qui est, en soi et pour soi, tout simplement.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI